

ROBERTO J. PAYRO

***Le petit-fils du gaucho*** (1946)

Partie 1. Chapitre III

Cet événement, qui aurait dû ouvrir un abîme entre Vazquez et provoquant notre mutuelle inimitié, devint ensuite, de manière logique, le point de départ d'une union, sinon étroite, pour le moins assez affectueuse. Mais pour cela, naturellement, une crise était nécessaire.

Il subit le châtement avec une sérénité stoïque, restant à l'école, durant deux jours, jusqu'à rentrée de la nuit ; mais, le troisième avant l'heure de la classe, il m'attendit dans un petit champ de luzerne, que je traversais toujours et, dans cette solitude, il me défia en combat singulier, considérant que mes privilèges disparaissaient en dehors des domaines de don Lucas.

*- Viens ici, si tu es un homme ! Je vais t'apprendre à battre les enfants !*

Tout mon amour-propre d'homme, se soulevant alors, me fit renoncer pour le moment aux prérogatives qu'il considérait, à tort, comme suspendues

dans la rue, avec cette méconnaissance de l'autorité qui caractérise nos compatriotes. Je sentais nécessaire, avec une sottise romantique, l'affirmation de ma supériorité jusque sur le terrain de la force, et je répondis :

*- Ici, non ! Je suis moniteur et je ne veux pas que les garçons me voient me battre, mais n'importe où ailleurs je suis très capable de te donner une raclée qui t'apprendra à te mêler de ce qui ne te regarde pas.*

*- Allons où tu voudras, vaurien !*

Nous nous donnâmes des coups de poing sur la figure, non loin de là, dans la baraque inoccupée d'un dépôt de laine, et je dois confesser que je retirai la plus mauvaise part de la bataille. L'excitation nerveuse donna à Vazquez une force et une ténacité que je ne lui aurais jamais supposées. Tous les deux, nous arrivâmes en retard à l'école, la figure livide, mais il ne dit rien et je ne me plaignis pas, quoique la vengeance m'eût été facile. C'était, mon premier duel sérieux – toutes proportions gardées – et le duel, même entre

enfants, a toujours été pour moi, non une coutume, mais une institution très respectable qui contribue avec efficacité au soutien de la société, un complément indispensable des lois, parfois aléatoire, si l'on veut mais pas plus aléatoire ni plus arbitraire que beaucoup d'entre elles. Dans, le cas insignifiant auquel je me réfère, il servit à trancher entre Vazquez et moi un différend qui, par une autre voie, aurait pu devenir de la haine et qui, grâce à lui, ne laissa pas de trace, car mon adversaire ne sut jamais comment m'être reconnaissant de ma générosité après le combat, et je crois même qu'il se considéra comme vaincu, pour récompenser de quelque façon ma chevalerie. Les tribunaux, auxquels beaucoup préfèrent confier la solution de toutes sortes questions, même d'ordre moral, laissent souvent des blessures plus incurables et plus douloureuses que celles d'un duel ou d'un pugilat.

Cette manière de considérer le duel – alors confuse et instinctive, mais claire et logique maintenant – m'avait été

inspirée par quelques lectures – car je commençais à dévorer des livres, des romans naturellement –, et si don Quichotte m'ennuyait, parce qu'il ridiculisait les plus chevaleresques initiatives, les œuvres dans lesquelles l'action avait un objet réel et dépendait d'un triomphe prévu et inévitable, m'enchantaient. Je ne me préoccupais pas des tendances bonnes ou mauvaises du héros, de sa conception juste ou erronée de la morale, car, comme l'évêque Nicolas de Oslo, « *je me trouvais en état d'innocence et ignorais la distinction entre le bien et le mal* », limbe duquel, je crois, je ne suis jamais arrivé à sortir. Les aventures de **Diego Corriente (Note)**, de **Rocamboles**, de José Maria, de **Men Rodriguez de Sanabria (Note)**, de d'Artagnan, del Churrador, de don Juan et de cent autres, étaient pour moi un motif d'envie, et leurs épopées aventureuses formaient mon unique bagage historique et littéraire, car le **Facundo (Note)** restait hors de ma portée et l'histoire de Dean Funes (**Note**) m'ennuyait comme un livre d'école. L'univers, au delà de

Los Sunchos, était tel que ces oeuvres me le peignaient et j'imposais, à celui qui voulait faire bonne figure dans le monde, l'imitation de l'un des admirables personnages, héros de si étonnantes aventures que le succès couronnait toujours. J'échangeais des livres avec Vazquez depuis que la conscience de notre propre valeur nous avait rendu amis ; mais j'estimais peu ce qu'il me donnait – des récits de voyages et des romans de Jules Verne, principalement – alors qu'il dédaignait un peu mes amusantes aventures de cape et d'épée, les considérant comme un tissu de mensonges.

- *Comme si les « **Anglais au Pôle Nord** » (Note) n'étaient pas une farce stupide – lui disais-je –, José Maria est un bandit, mais c'est aussi un honnête homme, vaillant et généreux, et **Rocamboles** était un as...*

Nous n'étions d'accord que dans notre admiration pour les « **Mille et une Nuits** » mais nos conceptions étaient différentes : il était attiré par ce que j'appellerai leur «*poésie* » et moi par l'action, la force, la richesse, le pouvoir qui émanent de cette oeuvre. Cette façon de voir, cette tendance,

plutôt, car elle était inconsciente alors, m'amena à commander, comme Aladin, une bande de garçons. résolus et à demi-sauvages, qui me proclamèrent capitaine dès qu'ils eurent reconnu mon esprit d'initiative, mon imagination toujours pleine de ressources, ma témérité innée et l'égide invulnérable dont me revêtait mon nom. Avec cette bande, dans laquelle Vazquez figura au début, nous faisons de véritables incursions, conquérant des poulaillers, des melonnières, des treilles, des réserves de figues et de pêches. Pedro qui, au début, était des plus enthousiastes, comme si cette ambiance d'excessive liberté le grisait, déserta depuis la nuit où nous baignâmes un chat dans du pétrole et lui mîmes le feu pour le voir courir dans l'obscurité comme une âme en peine. Moi aussi je me repentis d'une pareille atrocité, mais je ne voulus jamais l'avouer devant mes subalternes, Pour ne pas révéler ma faiblesse : au contraire, en rappelant l'aventure, j'avais l'habitude de leur dire avec un sourire prometteur :

- *Quand, nous attraperons un chat ...*

Mais nous ne recommençâmes jamais et personne ne réclama la répétition de cette

scène néronienne qui avait fini d'une façon si terrible. D'autres amusements ne nous manquaient pas, heureusement ! Quelle vie ! Combien je donnerais pour revenir, ne serait-ce qu'un instant, aux douces années de mon enfance ! Mais il me reste la consolation de m'en souvenir et de les revivre comme clans un songe en écrivant ces pages !

Quelles grandes entreprises que celles d'alors ! En hiver, prédisposés sans doute par le dégoût de ces jours nuageux et pluvieux, nous jouions aux voleurs de grands chemins, approfondissant par exemple les ornières marécageuses sur le chemin de la diligence pour essayer de faire verser le pesant véhicule rempli de bagages et de voyageurs – prouesse que nous réalisâmes une fois. Nous barrions la rue d'une corde, à vingt-cinq centimètres du sol, pour faire tomber les chevaux ou nous dévissions les essieux des voitures abandonnées un instant à la porte des auberges, pour nous donner le plaisir de les voir perdre une roue. Nous mettions ainsi en scène des épisodes de ***Gil Blas*** ou de ***Piquillo Alliaga (Note)*** que je racontais sommairement « à mes hommes » en leur

suggérant que nous étions la bande de Roland ou de Jean-Baptiste Balseiro, et l'imagination se chargeait de compléter ce que notre acte avait de tronqué et de stérile: par la pensée, nous dépouillions diligence et voyageurs, cavalier et monture, voiture et conducteur, emmenant dans notre repaire les personnes d'importance, pour en exiger ensuite une magnifique rançon. D'autres prouesses étaient moins dramatiques : par des nuits très froides, alors que tout le monde dormait dans le village et que chez nous on nous croyait au lit, nous lâchions un chat préalablement irrité, ou un chien effrayé, avec à la queue une casserole pleine de pierres, pour nous amuser à voir les voisins alarmés venir en chemise aux portes et aux fenêtres sous la pluie torrentielle ou le vent glacial.

Au printemps, nous prenions plaisir à envahir les jardins de quelques maniaques des plantes et nous taillions leurs plantations jusqu'au tronc ou les dépouillions simplement de tous leurs boutons. Quelles têtes faisaient les propriétaires quand, au matin, ils se trouvaient devant cette désolation ! Elle était pire que

celle d'un candidat battu alors qu'il était sûr de son élection !

Pendant l'été, nous pêchions, à l'aide d'une espèce de ligne, les vêtements de ceux qui dormaient la fenêtre ouverte et ensuite nous brûlions ou enterrions ces dépouilles pour ne pas laisser de traces de notre diablerie réalisée sans l'intention de voler, pour le plaisir de faire du mal et de rire des autres. Nous tirions rarement profit du peu d'argent qui restait dans les poches, par hasard, car à Los Sunchos, comme dans tous les petits villages, personne n'avait à payer au comptant ce qu'il achetait ou consommait, sauf, naturellement, par une antithèse nécessaire, les plus nécessiteux.

C'étaient, en somme, des amusements d'enfants, des plaisanteries sans autre importance que celle qu'on doit attribuer à d'innocentes espiègleries et justifiées, de plus, jusqu'à un certain point, car n'en étaient victimes que les personnes antipathiques par leur excessive sévérité ou celles qui avaient mérité le dédain, le mépris ou la haine de mon père ; les amis politiques de la famille jouissaient d'une complète immunité, car

l'esprit de corps a toujours existé en moi. Mais les gens sont si sots, qu'au lieu de donner à nos jeux leur portée exacte et limitée, ils s'imaginèrent que Los Sunchos avaient été envahis par une horde de filous et se promirent de les persécuter jusqu'à ce qu'ils les aient attrapés ou fait fuir. Qui étaient-ils et où se cachaient-ils ? Quoique les victimes s'y opposassent ou restassent indifférentes, la police et la municipalité se préoccupèrent de les défendre lorsque les choses allèrent trop loin, craignant probablement que la bande n'agrandît son champ d'action et cessât de respecter les partisans de la bonne cause. **Quand les autorités prirent cette décision, nous aurions été découverts inévitablement s'il ne s'était produit une (Note)** circonstance qui nous sauva : *petit père*, toujours au courant des événements, dit un soir à table :

- *Enfin, nous allons nous débarrasser de cette plaie de voleurs. Cette nuit, ils tomberont sans remède dans le panneau. On a organisé une grande battue avec tous les veilleurs de nuit et quelques voisins volontaires et ils auront de la chance s'ils réussissent à s'échapper.*

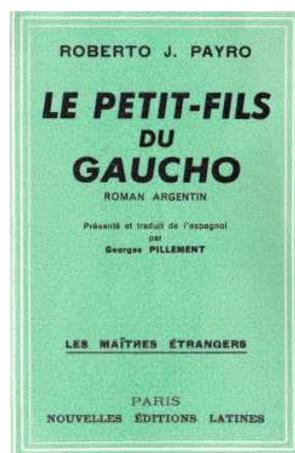
La nouvelle ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd, je courus prévenir mes camarades, et cette nuit-là et les suivantes, nous restâmes plus tranquilles qu'à la messe. Mais nous nous rattrapâmes quand la vigilance commença à se relâcher ! On peut dire que nous n'épargnâmes rien et nos forfaits produisirent une si profonde sensation que pendant longtemps on ne parla plus que de la « *semaine de pillage* » comme d'une calamité publique. Et l'imagination populaire créa toute une légende autour de la disparition d'un certain nombre de vêtements, légende dans laquelle figuraient tous les feux follets, fantômes et personnages légendaires qui enrichissent les superstitions créoles.

Enfin, pour en finir avec cette partie ingrate de mes souvenirs d'enfance, un certain été surgit en concurrence avec la mienne, une autre bande commandée par Pancho Guerra, fils du Président de la Municipalité. Ce garçon, envieux et grossier, orgueilleux de la position de son père, qui la devait au mien, essayait de me disputer mon influence croissante, sans voir que je ne tolérerais jamais cela. Il n'avait pas encore organisé ses

gens que nous leur tombions dessus. Il y eut un grand combat, à la tombée de la nuit, aux abords du village, près de la rivière dont les bords étaient couverts de cailloux qui nous servirent de projectiles. Il y eut plusieurs têtes brisées, plusieurs nez ensanglantés, une jambe fracturée dans la fuite, mais la victoire nous resta, si brillante que la plupart des *Guerristes* s'enrôla dans mes armées et que Pancho resta seul et à jamais sans prestige.

Cette espèce de vie pastorale à la saveur si ingénue et si rustique, dura jusqu'à mes quinze ans, et aujourd'hui je ne puis me rappeler aucun de ses épisodes sans un sourire attendri, sans un petit nuage humide dans les yeux.

## Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement. Mais il apparaît, de temps en temps, qu'il manque une partie de phrase (indépendamment de la volonté du traducteur) dans la version française à laquelle nous avons pu accéder. Dans ce cas, nous retournons à l'original et nous traduisons le **passage**, apparaissant **en couleur verte** (extrait de la page 23, édition 1944).

***Le Petit-Fils du Gaucho*** (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>

Il nous a semblé important d'effectuer les recherches suivantes.

## Notes relatives aux romans historiques cités.

**Diego Corriente** fut le « *Robin des bois espagnol* ». Voir :

<http://www.abc.es/cultura/20150514/abci-diego-corriente-seria-robin-201505111216.html>

**Diego Corriente**, par Manuel **Fernández y González** (1821-1888) ; Madrid : [s.n.], [entre 1910 et 1920] ; 6 volumes : il. ; 26 cm ; 2<sup>a</sup> époque, N°210-215) (« *La novela ilustrada* » : *periódico semanal de novelas* / director literario Vicente Blasco Ibáñez) :

<http://www.bibliotecavirtualdeandalucia.es/catalogo/consulta/registro.cmd?id=8615>

**Men Rodriguez de Sanabria (memorias del tiempo del Rey Don Pedro el Cruel)**, roman historique (1853) par Manuel **Fernández y González** (1821-1888). Voir :

<https://archive.org/details/menrodriguezdesa00fern>

**Facundo** est un ouvrage écrit en 1845 par l'homme politique et écrivain argentin Domingo Faustino Sarmiento, au cours de son deuxième exil au Chili.

<http://bibliotecadigital.educ.ar/uploads/contents/DomingoF.Sarmiento-Facundo0.pdf>

Dean (Gregorio) Funes. Voir, e. a. :

[https://en.wikipedia.org/wiki/Gregorio\\_Funes](https://en.wikipedia.org/wiki/Gregorio_Funes)

***El libertador Bolivar y el dean Funes en la política argentina*** (revisión de la historia argentina) par SILVA, J. Francisco V., 1918 :

<https://archive.org/details/ellibertadorboli00silv>

« ***Les Anglais au Pôle Nord*** » est un roman de Jules Verne paru en 1864. Il le modifiera pour en faire la première moitié de ***Voyages et Aventures du capitaine Hatteras***, paru à partir du 20 mars 1867 dans le ***Magasin d'Éducation et de Récréation***.

« ***Piquillo Alliaga ou les Maures sous Philippe III*** » (1846) d'Eugène SCRIBE ; Bruxelles ; Alph. Lebègue et Sacré fils ; 164 pages). Voir :

<https://ia600503.us.archive.org/25/items/piquilloalliagao08scri/piquilloalliagao08scri.pdf>

Ces lectures sont vraisemblablement autobiographiques puisqu'elles donneront à Roberto J(osé) Payro le goût de l'Histoire, comme le souligne Georges PILLEMENT dans sa préface au ***Petit-fils du gaucho*** (page 9) : « *Un dernier aspect de l'oeuvre de Payro nous est fourni par les romans historiques, qu'il écrivit en dernier lieu : **Le Faux Inca (El falso Inca, 1905), Le Capitaine Vergara (El capitán Vergara, 1925), Mer douce (El Mar Dulce, 1927)**, qui sont des chroniques de la conquête d'un puissant intérêt dramatique. »*

<http://www.idesetautres.be/upload/GEORGES%20PILLEMENT%20OPREFACE%20PETIT-FILS%20GAUCHO%20PAYRO%201946.pdf>

Il est à noter que Roberto José Payro a transmis cette passion pour l'Histoire à son petit-fils, Roberto Pablo Payro. Nous avons traduit son clin d'œil à Alexandre DUMAS, ***Aventures inconnues de d'Artagnan*** :

[http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20ROBERTO%20PABLO\\_AVENTURAS%20DARTAGNAN%201%20FR.pdf](http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20ROBERTO%20PABLO_AVENTURAS%20DARTAGNAN%201%20FR.pdf)

Roberto Pablo Payro est surtout l'auteur d'une magistrale ***Historia del Rio de La Plata*** en 2 tomes. Tome I (308 pages) : ***Conquista, colonización, emprendimientos. Del descubrimiento hasta la Revolución de mayo***. Voir :

[http://rppayro.files.wordpress.com/2008/10/historia-del-rio-de-la-plata\\_tomo-i.pdf](http://rppayro.files.wordpress.com/2008/10/historia-del-rio-de-la-plata_tomo-i.pdf)

***Historia del Rio de La Plata***, tome II (XVI-544 pages) : ***Peripecias de la organización nacional en los países del Río de la Plata y sus vecinos, 1810-1852. De la revolución de Mayo de 1810 a la caída de Rosas***. Voir :

<http://rppayro.files.wordpress.com/2008/10/historia-del-rio-de-la-plata-tomo-2.pdf>